Hans-Christoph ASKANI, *Le pari de la foi*

Genève, Labor et Fides, coll. « Lieux théologiques », 2019, 268 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57122>
DOI : 10.4000/assr.57122
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 138-139
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Hans-Christoph ASKANI, *Le pari de la foi* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 25 janvier 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/assr/57122> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57122>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Hans-Christoph ASKANI, *Le pari de la foi*

Genève, Labor et Fides, coll. « Lieux théologiques », 2019, 268 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Hans-Christoph ASKANI, *Le pari de la foi*, Genève, Labor et Fides, coll. « Lieux théologiques », 2019, 268 p.

- 1 Interrogeant la thématique pascalienne de la foi comme pari, du pari comme acte de foi, Hans-Christoph Askani, théologien calviniste, propose ici, au fil de quelques articles réunis comme autant de chapitres, une réflexion herméneutique renouvelant profondément, dans la lignée de D. Bonhoeffer et le voisinage de P. Ricœur, l'argumentaire convenu de la Réforme, et convoque à nouveaux frais les thèmes centraux de la théologie : la pauvreté de foi, l'attente et l'espérance, la foi et son langage, la Parole et le texte, la tentation et l'abîme. Programme au plus près des fondements de la foi mais, pour un lecteur désengagé de toute créance, proposant des pistes de réflexion où croyant ou non-croyant peuvent s'avancer pour le plus grand profit du jeu des signes et de leurs sens. Profit et plaisir des mots qui se font verbes, en un « horizon » où ils « perdent leur compétence évidente ». Et sans doute est-ce en cette perte même qu'ils fondent leur propre lisibilité, au-delà, sinon à l'encontre, de leur acception courante. En cet horizon, avertit Askani, « les solutions ne comptent plus ». Jeu ouvert, dans l'espace alors investi de lignes de force allant au plus radical des choses. Ainsi de la *pauvreté* de la foi. Non pas ou bien plus que le simple aveu de la condition humaine, mais le « renoncement à la différenciation », où le sujet n'est sujet que sous condition de n'avoir « pas de but, pas de raison, pas de contenu ». C'est au prix de cette « intériorité plus intérieure que nous », que s'éprouve la pauvreté, cet autre nom de la foi. C'est de cet « abîme insurmontable » que la figure du Christ témoigne, et

dont l'appel émane, qui sera sa Parole. Au croisement du monde et de son impossible aveu.

- 2 Par la relecture de la parabole du « fils prodigue », dans la Bible et dans la nouvelle d'André Gide, cette inversion des pôles et des rôles en dédouble la signification. Là où le Texte dit le retour du fils, modèle de la repentance accordée par le Père, et du triomphe de la grâce, Gide dit ce même retour faillite du désir, échec de la passion du départ. C'est cette passion qui, chez l'écrivain, institue le désert comme mode triomphant du désir. Askani ouvre ainsi la parabole à sa double signification, retour en grâce et infinité du désir. Mais si, ainsi que l'écrit l'auteur, « le désir dans son *désirer* se dépasse soi-même dans un mouvement, une énergie infinie », est alors introduit au cœur de la foi le principe de son impossible accomplissement, qui en est son prix et son défi. Il en va de même de « l'espoir chrétien dans le temps de l'attente ». Si le messianisme juif installe la présence de Dieu dans le présent de l'homme, au contraire l'espoir chrétien « s'oppose au monde » considéré comme un tout. S'impose alors une « ouverture du temps », où se consomment l'espoir de Dieu allant « vers l'homme », et l'espérance de l'homme « vers Dieu ». Précipitant l'un sur l'autre ces temps d'attente et de promesse, les prophètes diront que les temps « sont accomplis ». La foi est cette attente d'accomplissement.
- 3 Dédoublement de la Parole, glissement sur lui-même, en lui-même, du langage de la foi. Les mots ont toujours deux versants, plus un. Qui jette le trouble et contraint à les entendre de plus près. L'expérience religieuse, écrit Askani, est un « événement du langage ». L'avènement, dans le langage, d'un principe d'incomplétude, d'« un dire qui ne se suffit jamais ». La prière, en ce sens, est un langage qui « ne repose jamais en lui-même ». Un dire qui ne s'accomplit jamais. Pour reprendre la formule de l'auteur, « un dire entre-deux », qui véritablement excentre le dit sans cesse au-delà de lui-même, comme si, dirait Paul Ricœur, il portait « en lui sa propre transgression ». Dans le langage, accepter d'entendre ce qui sans cesse « se dépasse radicalement ». Jusqu'à, peut-être, approcher le « Verbe » en son commencement. Karl Jaspers parlait alors de « situation-limite », le dire « cherchant, à travers l'échec, le chemin de l'Être ». Dans le judaïsme, la tradition de la révélation repose sur un « dire originaire » à partir duquel s'ente une « diversité extrême de significations ». Askani note dans la Torah la « dignité du texte » et la « flexibilité du commentaire ». Le texte biblique, ses paroles prescriptives « pénètrent la vie ». De là un dialogue perpétuel ente Texte et vie. Dans le christianisme, et pour aller à l'essentiel, le texte est maintenu en stricte altérité. L'auteur distingue alors le Livre de la Parole qui s'y énonce. Le « parler du texte », écrit-il, « prévaut sur le texte ». Lorsque Luther propose de s'en tenir à l'Écriture seule, *sola scriptura*, c'est pour atteindre sa Parole propre, loin des exégèses dénaturantes à convenance institutionnelle. Askani plaide ainsi pour maintenir le canon en cet « ailleurs », cette transcendance, et pour transformer cet « être-texte » en « être-parole ». Passer de la langue du texte à la parole qui s'y engage. Si le Christ accomplit la « matérialité de la transcendance », si le « verbe » en effet se fait « chair », on conçoit que la parole qui « se délie du texte » ne puisse trouver d'accomplissement que dans l'abîme infini des temps. La Parole est alors bien cette impossible, et cependant désirable, réalisation du Texte. La foi est ce désir même.
- 4 Il est en la prière une supplique du fidèle demandant à Dieu de ne pas le laisser tomber en tentation. « Comment imaginer une foi sans tentation ? », s'interroge Askani. Quel seuil ne faut-il transgresser ? Quel risque ne faut-il pas prendre ? Quel chemin ne faut-il

emprunter au risque de s'y perdre ? L'interdit est assez décisif pour qu'en sa formulation il en aille d'une exigence incontournable. Il n'est pas de réponse crédible à ces questions si l'on n'admet pas, rappelle l'auteur, que c'est « la transgression elle-même qui nous attire ». Non tant pour ce qui pourrait être son « objet », mais pour ce qu'il en va de la condition du « sujet » croyant. Car il est dans le principe de la tentation d'aller « toujours plus loin », le « désir d'arriver au terme » – qui serait alors « l'accomplissement ultime ». Le terme, l'accomplissement ? Dieu, l'impensable désir, qui ne se peut qu'à hauteur d'homme. « Vouloir avoir l'infini en forme de finitude. » De là le pari. Où la folie des hommes rencontre la folie des dieux.